ANCHISE

DU MÊME AUTEUR

Une femme de rien
roman
Mazarine, 1987

Les Bateaux-feux
récits
Alinéa, 1988

Les Chambres
nouvelles
Blandin, 1992

Quelques Écarts
poèmes
Tarabuste, 1996

Les Tentations du paysage
poèmes
Tarabuste, 1997

La Seiche
roman
Le Seuil, 1998

Fiction & Cie



Maryline Desbiolles

ANCHISE

roman

Seuil
*27, rue Jacob, Paris VI^e^*

COLLECTION

« Fiction & Cie »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN 978-2-02-106615-9

© Éditions du Seuil, avril 1999

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Col de Nice, alt. 372 m,
sur la D 2204, à 17 km de Nice,
dans les terres.

Il n'y avait pas eu le moindre incendie de tout l'été. Pas le plus petit feu de broussailles. Ce n'était pas faute de soleil. Le temps avait été chaud et sec comme il se doit. Et peut-être même plus chaud et sec encore que les étés précédents. On était un peu fatigué de se traîner, on en avait un peu assez de cette chaleur tellement prisée, tellement convoitée, chaque année, et qui ne manquait pourtant pas de nous sucer la moelle. On attendait d'en finir avec elle. C'était la fin août et si elle nous tapait dessus avec la même fermeté, elle n'en était pas moins, déjà, rognée sur les bords ; le soir, surtout, qui venait bien plus vite et qui lui fermait le clapet en un rien de temps. On n'avait décidément plus à craindre les feux, il n'y aurait pas cette année de ces dévastations. La lumière, anticipant sur la chaleur, s'était arrondie, avait pris sa tournure de fruit mûr. Pour l'heure, elle étincelait.

On voyait loin, comme on n'avait pas vu depuis des mois, on voyait si loin, on n'avait plus d'excuse pour faire le mort, pour avancer, la tête dans un sac, en se cognant à du moite, du pégueux. On voyait si loin et si précisément, il pouvait arriver qu'on ait peur. Tout nous était donné, on avait l'assurance que rien ne se cachait plus. On ne pouvait plus l'ignorer, on n'avait guère que cela à se mettre sous la dent. Il n'y avait donc que cela. La lumière étincelait. D'un coup. Hier encore la lumière était à couvert de la touffeur, elle marinait là-dessous et d'un coup elle avait pris. Les choses avaient retrouvé leurs angles qui brillaient sous l'argenture d'un ciel tendu. C'était presque trop beau pour nous. C'était trop beau pour nous, pauvres pécheurs. La lumière, aurait-on dit, nous prenait au dépourvu, notre mue n'était pas achevée, on avait encore besoin de fermenter dans la grosse chaleur et on se retrouvait, ficelés sous la lumière impétueuse, plus que nus, nous les pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort, amen.

On voyait de manière si coupante, on voyait si violemment, on voyait une maison qu'on croyait jusque-là enfouie sous les arbres, on voyait un buisson plus ardent que les autres, on voyait une voiture grimper un chemin qu'on ne pensait pas carrossable. Avait-on même jamais vu une voiture dans ces travers ? Il était difficile de regarder la voiture tant elle brillait. C'était une voiture blanche. A certains moments, quand la lumière la touchait de plein fouet, on était obligé de fermer les yeux.

Quand on était aveuglé, il arrivait qu'on la perdît mais un éclat trouait tantôt les pins, tantôt l'aride marne grise, et la voiture nous sautait à nouveau aux yeux. On mit quelques secondes pour comprendre qu'elle s'était arrêtée, tant on la confondait avec une aile blanche, une aile abstraite de lumière. Elle s'était arrêtée en plein soleil mais il y avait si peu d'ombre sur ces collines. On la regardait distraitement et en même temps on ne pouvait se détacher d'elle. Elle giclait trop fort du paysage sévère, martelé par la chaleur. On fut presque surpris de voir quelqu'un en sortir, un peu difficilement, semblait-il. C'était sans doute un homme qui boitait. Il portait un seau ou un bidon. Un bidon plutôt car il fit le geste de l'ouvrir. Il arrosa très soigneusement la voiture blanche, dans son entier. On eût dit qu'il ne voulait oublier aucune parcelle de la voiture. Il avait l'air de s'appliquer, on l'eût volontiers imaginé tirant puérilement la langue. On était trop loin pour entendre quoi que ce soit mais on suivait ses mouvements comme si on était caché derrière son dos. Il arrosa aussi l'intérieur mais avec moins de soin, à grands traits vigoureux qui le faisaient sautiller de façon un peu ridicule. On le vit encore taper sur le cul du bidon pour le vider dans la voiture jusqu'à la dernière goutte. Il contempla brièvement son travail, s'essuya le front, appuyé contre la carrosserie qu'il venait d'inonder. Il se remit au volant, ferma la portière. Presque aussitôt la voiture blanche s'enflamma, d'un seul coup, dans son entier, et on oublia la lumière.

La nuit surtout on ne sait pas trop quand on quitte la ville. On roule plus vite. On ne roule plus dans des rues mais sur des bretelles d'autoroute, des voies sur berge. Des pénétrantes. Dans ce sens-là on ne pénètre pourtant pas ou alors on ne voit pas bien quoi. Les immeubles sont plus hauts. Ils prennent leurs distances. Des maisons d'un autre âge flottent, les fenêtres ouvertes, noires jusqu'à l'âme. D'autres follement pimpantes. Les lumières chahutent. Les arbres aussi. La rivière est à sec. On sait, pour l'avoir vu de jour, qu'un limon vert pâle, maladif, a tout engourdi, pierres, eaux, quelques caddies, cul par-dessus tête, charriant l'air, le vent quelquefois. Il n'y a que la nuit qui coule dans la rivière. La nuit devient plus grande, plus large. Quand il fera jour, il ne faudra pas oublier que la pénétrante sonde de plus grandes largeurs. Il ne faudra pas l'oublier quand le regard sera brouillé par ce qu'on voit ici plus nettement qu'en ville.

Oui, ce qu'il advient peut-être, lorsque le panneau du nom de la ville a été barré en rouge depuis déjà des kilomètres, c'est que les choses se voient mieux. Les rebuts notamment, au bord de la route, ou sidérés dans l'herbe, un peu vautrés, pas encore tout à fait à leur place. Des voitures laissées en plan, des caravanes, des hangars. Des zones sont industrielles, on ne sait pas bien où elles commencent ni surtout où elles s'arrêtent, elles s'effilochent, des hangars semés dans leurs traînes. Anchise, qui n'a connu pour maison que les pierres et l'odeur culottée de la mémoire, a pu rêver de ces abris de tôle qui ne feraient pas d'histoire. Flambant neufs souvent, d'autres piqués de rouille. Il arrive qu'ils soient tout rouillés, la rouille ça va vite. On dirait alors qu'on a recouvert les hangars d'une couverture, la rouille arrondit leurs angles, les buissons poussent contre. Des maisons parfois les serrent de près, des jardins tout autour tant bien que mal, une allée ancienne de beaux platanes jamais taillés, le long une grille où s'enchâsse le tronc, gros comme la cuisse, d'une glycine vénérable. Des tas d'enseignes, un diable vert, du jaune vif, des engins à louer, des prix cassés, des soldes monstres, le tout dans d'autres hangars au bout de routes plus étroites peut-être mal famées mais il n'y a pas grand monde de visible, pas grand monde à pied, personne pour ainsi dire.

Hors des villes il est très dangereux d'aller à pied. Quelques rares cinglés, toujours les mêmes, qui arpen-

tent sans arrêt la route, des kilomètres chaque jour, chargés d'une bricole ou deux qu'ils ont achetées au supermarché de l'autre côté de la rivière à sec, une enseigne rouge et noir, une des plus grosses. Sans doute ne font-ils rien d'autre. Ils marchent comme d'aucuns fendraient du bois en pure perte, pour égosiller leur obscurité, pour ne pas en massacrer un qui passerait par là ou pour ne pas se massacrer eux-mêmes, le visage fermé, le jogging bleu roi, délavé désormais, les cheveux trop longs d'une femme déjà vieille. Il y en eut une tout à fait vieille quant à elle, une femme si vieille qu'elle ne pesait plus rien et qu'elle hâtait le pas comme si le temps lui manquait, on n'a pas tardé à l'enfermer dans la maison des vieux, il y a quelques-unes de ces maisons dans un village un peu au-dessus, un peu en hauteur, au bon air, dit-on. Elle pouvait avoir le même âge qu'Anchise, encore qu'elle parût plus racornie, plus proche de casser, elle aurait pu sans doute faire les yeux doux aux jeunes camarades d'Anchise ou convoiter la robe de leurs fiancées. La très vieille s'emportait sur la route, les gestes nerveux, des regards furibonds, la très vieille flottait sur la route, elle s'envolait, tellement maigre, tellement véhémente, elle ramassait des brindilles, une branche par-ci par-là, pour faire un fagot comme avant, pour la cheminée qu'elle n'avait plus depuis longtemps, à moins que ce fût pour faire flamber la baraque où on menaçait de la tenir. Et celle à vélo, plus bourgeoise, mieux mise, qui ne porte pas la tenue

fluorescente ni le casque à pointe des cyclistes du week-end et qui se baguenaude à longueur de journée ou va chercher son pain comme s'il n'y avait pas toutes ces voitures, pas tous ces camions, une petite route charmante de campagne en somme.

Des champs. Des serres. Un bateau en construction dans un des champs, un mobilehome en bois qui ne bouge jamais plus, sans doute une idée vague de chalet ou de cabane au Canada. Un potager magnifiquement tenu, un peu en contrebas, avec des fleurs bien ordonnées, un abri de jardin assez sommaire dont le toit commence à bâiller, encore des hangars. Une cité rose saumon de HLM. Des immeubles à la campagne, des immeubles au vert n'est-ce pas, circonscrits dans ce qui fut un vaste pâturage en arc de cercle où dix ans plus tôt venaient paraît-il les moutons. Pour accéder à la cité un pont enjambe la rivière. Il s'y trouve toujours des hommes pour discuter entre eux, appuyés aux rambardes ou regarder le vide couler dessous, hormis les jours d'après les violents orages quand la rivière s'est renflouée, mais il y a si longtemps qu'il n'a pas plu. Des femmes attendent le bus ou, plus justement, le « car » comme on dit ici, le bus c'est en ville qu'il roule. En face, une pharmacie et la croix bleu et blanc du vétérinaire. Plus loin, une ancienne station-service convertie en villa dont la trop grande proximité avec la route est contrebalancée par des coquetteries, des couleurs pastel et une flopée de nains en ciment peints sur l'avant-toit.

Puis les maisons sont plus denses, il se pourrait qu'elles forment un village entonné par le bric-à-brac de « Toupacher » dans les entrepôts peints en blanc d'une ancienne fabrique où les olives étaient salées. Des marquages compliqués au sol, ralentir école. Un escalier mène à une épicerie flanquée d'un perron, un atelier de confection du cuir, des vestes à franges pendent audehors, en guise d'enseigne. Un bar tout en longueur épouse le trottoir étroit qui serre trois ou quatre tables. L'esplanade de l'autre côté de la route où peuvent se garer les camions et où, le dimanche matin, un marchand forain déballe ses paniers en osier, une montagne, et rempaille des chaises à l'air libre. A partir de là on est à peu près sûrs qu'on ne verra plus d'immeubles.

Les maisons s'éparpillent à nouveau et, pour les raccrocher une dernière fois ensemble, la station-service qui marche toujours celle-là, dépannage de la vallée, un camion-grue triomphant à l'entrée, un garage obscur, noir comme l'huile de vidange usée, où infuse quelque vieux clou, et la pizzeria Chez Reine, avec sa fameuse et fantaisiste interprétation de la pizza « Reine », ouverte toujours jusque très tard la nuit, flamboyant de tous ses néons, verts et rouges, et dans la véranda le gros éléphant en bois, installé sur un chariot à roulettes pour l'enlever commodément du milieu quand il y a des repas de mariage ou de baptême. On voit moins de hangars. Quelques-uns quand même, plus petits, plus esseulés, on ne sait pas bien à quoi ils servent. Des